

IL FAUT
DÉTRUIRE BABEL

M. de Saint-Michel

Il faut détruire Babel

Poésie

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Editions Persée, 2017

Pour tout contact :
Editions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

À mes parents

*Pour rencontrer l'espérance,
il faut être allé au-delà du désespoir.*

Bernanos

*On doit frapper à mort l'espérance
terrestre, c'est alors seulement qu'on
se sauve par l'espérance véritable.*

Kierkegaard

BABYLONE

Babylone ton acide palpe les veines
éruptant d'hébétude aux néons vomissant
sur les paroles mécaniques les psychoses
et les gangrènes dans l'enchevêtrement noir
des somnifères lorsque l'âme déflorée
crève la peau et les vitres de cauchemar
avec son orgueil nécrophage, sale plaie
enfouie au destin d'un squelette gluant
ô Babylone sous les grilles et les griffes
de laser aux mamelles de vésanie tu
ouvres toi-même le lait aigre des outrages
où l'aiguille plonge qui nous suicidera
un soir d'avortement et de ruines muettes

TABLEAU

Autour de ce rire strident
poli comme un bibelot de porcelaine
il y avait il y a et il y aura
le giclement d'un fruit vite mâché
l'aréole d'un sein qui se dresse
et à côté dans la même absence
ourlées par une lune de vague mémoire
quelques fleurs écrasées
une chevelure que le peigne délivre savamment
et proches à peine de cette évanescence
un clavecin dont les notes s'effacent une à une
la voix murmurante de l'amour
en un silence désormais unique
et tendus de pénombre au fond des heures
un éventail flétri en arc-en-ciel
la forme abandonnée d'une étrangère qui regarde
et contre le destin aux griffes rouillées ici
il y avait il y a et il y aura
un brocart usé jusqu'au deuil
la cuisse lisse sur un drap quelconque sans vergogne
tout autour de ce rictus épanoui
immuable dans les siècles.

NOVEMBRE

Grisaille sur le Rhône Les eaux fades fluent

Aveugles les façades écœurent Ce jour
des Morts le long des quais j'avance Nul retour

Roulent quelques rares ombres irrésolues
Quelques passants Pourquoi ici plutôt que là
Le silence pèse Et mes années révolues

Est-ce en moi que le ciel est de plomb Que le glas
muettement retentit D'absence en absence
murmuré-je Le soir déjà Deuil et béance
Bientôt la nuit qui n'a d'étoile ni d'éclat

NAVRANCE

Corps saturé d'oubli le vent meurt de silence
sur les arbres jetés dans l'écho des voyages
Au mouvement des ans les feuilles enfiévrées
tombent sur chaque bouche et sur chaque couleur
Les grands oiseaux de sang glissent dans la forêt
près des châteaux courbés d'une étreinte immobile
buisson lunaire où grince un rire multiforme
pendu toujours le même aux aisselles du Temps
mousse glauque percée par le silex muet
où se noient les soleils le tropisme des gares
les paroles coulées en combien de nervures
et le rêve perdu dans les fanges glacées
Partout sont déchirés les pluies et les rivages
Les éclairs de lichen comme lits dévastés
crucifient nuitamment coquillages et bêtes
à la cime des cris craquelés d'impostures
De tous côtés les mains perdurent mais s'éloignent
des rivières dont l'herbe était linge de femme
Les cimetières seuls s'ouvrent à leurs musiques
quand les adolescents coagulés dérapent
au tréfonds des opiums des rythmes égoïstes
qui épongent les soifs liliales de l'amour
Les fougères sans bruit ont étranglé les cygnes
Les routes sont coupées
les églises en ruine

DÉSOLATION

Que sont ces mains coupées sur la table
ces yeux cloués contre la porte
Qu'est cette langue arrachée qui saigne dans un linge
ce bas-ventre mutilé barbouillé d'excréments

Sur la route mauvaise
le vent siffle sans répondre
emportant les paroles à peine écloses
les embryons lucides d'un poème jamais écrit
Les arbres calcinés regardent
mais voient-ils encore les ombres s'avancer
parmi tant de décombres
quand ici et là des crânes d'enfants rient
comme des fleurs visqueuses qui se reflètent dans le ciel
Le jour est arrivé sans doute
monstrueusement sorti d'un songe très ancien
qu'annoncèrent femmes folles
et hommes à lapider visités par l'Obscur
Les racines déjà enserrent les maisons
se propagent au désert
jusqu'à l'horizon dont la plaie noire écœure
les vautours et les hyènes

Que sont ces mémoires déchirées dans la boue
ces rêves enchaînés à l'absence
Qu'est cette jeunesse broyée dans l'engrenage des heures
cet amour insulté recouvert de crachats

À L'ABANDON

Le ciel ô fange et cendre où une lumière sale
suppure Aucun souffle mais une odeur de goudron
peut-être qui s'épand Un silence que ne rompt
aucune voix a pris possession de cette salle

depuis combien de temps Vaguement l'ombre s'étale
dans les fauteuils sur le lit dont le tissu marron
s'effrange Moisis les feuilles du *Décameron*
à même le plancher Au mur une glace ovale

aveuglée par la crasse de millions de regards
reflète l'absence L'enfer du vide Hagards
les yeux qui s'y poseraient Là-bas dans un coin traîne

une chemise à jabot semble-t-il Quel chiffon
de soie aux macules de sueur Sordide thrène
sans fin Seul un insecte têtu court au plafond

ELLE ET MOI

Elle n'est pas extérieure à moi venue d'on ne sait quel espace tabou

Elle *vit* sous ma propre peau respire avec le souffle de ma bouche

Elle coule au flot de mon sang jour après jour deuil après deuil

Elle désire mes désirs et pense mes pensées

Elle bat à chaque battement de mon cœur

Elle s'affirme la voix de ma voix

Elle me regarde au miroir

Elle *meurt* avec moi

Elle est ma nuit

moi-même